

## DOSSIER SPECIAL

### « RECHERCHE-CRÉATION DE SOI : BIEN-ÊTRE DES DOCTORANT.E.S ET INTELLIGENCE CRÉATIVE »

*Préambule de Karine Bénac, Maitresse de conférences - HDR,*

*Morgane Le Guyader, Doctorante en Anthropologie*

*Lise Gillot, Doctorante en Science Politique*

*Université des Antilles, Laboratoire Caribéen en Sciences Sociales (LC2S)*

[karine.benac@univ-antilles.fr](mailto:karine.benac@univ-antilles.fr)

[morganeleguyader@hotmail.com](mailto:morganeleguyader@hotmail.com)

[lisegillot@gmail.com](mailto:lisegillot@gmail.com)

Ce dossier de *La Revue juridique du Bonheur* intitulé « Recherche-crédation de soi : Bien-être des doctorant.e.s et intelligence créative » présentera les contributions de plusieurs doctorantes ayant participé durant l'année universitaire 2021 à la formation en intelligence créative, proposée par l'enseignante-chercheuse, dans le cadre d'une « extension » du Kfé2S, séminaire de rencontre et d'échanges entre doctorant.e.s et enseignant.e.s chercheur.e.s mis en place et animé par Carine David au sein du LC2S-UMR 8053 (Laboratoire caribéen de Sciences Humaines).

La formation a abouti au fil des séances à un véritable projet de « recherche-action-crédation de soi », dont ce numéro constituera le premier volet. Ce numéro entend donc présenter le concept de « Bien-être et intelligence créative » tel qu'il a été conçu et vécu ; son ancrage dans un point de vue situé ; quelques objectifs et visées pédagogiques de ce projet, assortis de résultats variés, du double point de vue des doctorantes et de l'enseignante-chercheuse. Dans l'optique d'une revalorisation d'une pédagogie fondée sur la « participation » horizontale des doctorant.e.s, l'introduction problématisée sera rédigée à plusieurs voix, comme un véritable dialogue entre la créatrice du séminaire et les co-créatrices-doctorantes à qui il était destiné.

Suivent des articles écrits par les participantes au séminaire ayant souhaité s'investir dans une réflexion *a posteriori*, articles dont la forme pourra être assez libre, en fonction du contenu qui souhaite être mis au jour.

Je remercie ici très chaleureusement Carine David de nous avoir donné cette double opportunité de lancer ce projet et d'en dévoiler les arcanes aux chercheur.e.s et au grand public, dans une revue qui vient si bienheureusement croiser nos perspectives et nos motivations. Je remercie également le LC2S d'avoir encouragé ces nouvelles voies de recherche, alliant science, créativité, coaching et pratiques somatiques. J'exprime toute ma gratitude émerveillée, pour leur engagement et leurs talents variés, à tous.tes. les doctorant.e.s qui ont participé à mes séminaires, celui qui a fait naître ce numéro, mais aussi ceux de l'Ecole Doctorale.

Ce numéro a vu le jour grâce à l'investissement inconditionnel de Lise Gillot et Morgane Le Guyader, qui l'ont pensé avec moi dès la première heure et qui ont consacré leurs mois d'été aux rédactions, échanges et relectures nécessaires à sa parution, alors même que la rédaction tout aussi urgente de la thèse en était retardée. L'ampleur et la profondeur de cette belle collaboration laissent bien augurer de notre capacité d'enseignant.e-chercheur.e à vivre et encourager des relations et projets véritablement horizontaux.

Ma reconnaissance va enfin à celles et ceux qui m'ont accompagnée sur ce chemin de diverses manières : je songe à Magali Bouchon et ses magnifiques cours de gymnastique sensorielle (somato-psycho-pédagogie Danis Bois) ; à Pascal Silveri, maître du bien-être ; à Céline Paringaux, pourvoyeuse d'idées hardies ; à Philippe Archain (co-fondateur de la Maison du Travail) et ses encouragements audacieux et empathiques ; à Myriam Suchet pour ses équipées indisciplinées si inspirantes, à tou.s.tes les étudiant.e.s qui m'ont incitée, souvent très directement, à poursuivre ces périples pédagogiques cascadeurs. Ceux-ci-ci ont emprunté des ornières de toutes formes, couleurs et matières pour créer de nouveaux chemins d'apprentissage que je souhaite les plus déroutants possibles.

## **Une recherche-création incarnée au LC2S : Manifeste pour le bien-être des doctorant.e.s.**

### **1. Horizontalité, empathie et co-création : une expérience inédite au LC2S (par Karine B nac)**

L'idée de ce séminaire liant bien-être et intelligence créative, développé sur une quarantaine d'heures au total, a trouvé son plein développement au cœur de la tourmente liée à la pandémie. En effet, l'accroissement de la solitude des étudiant.e.s et des enseignant.e.s voué.e.s   se retrouver sur zoom s'est superposé à la particularité de l'université des Antilles incluant deux sites, la Martinique et la Guadeloupe, et des doctorant.e.s présent.e.s aussi bien dans l'espace caribéen (Trinidad notamment, Haïti) que dans l'Hexagone.

Carine David, professeure de droit public, avait de son côté entrepris tout à fait bénévolement une forme de réunification relationnelle des doctorant.e.s en organisant des Kf 2s, matinées réunissant tou.te.s les doctorant.e.s du Laboratoire Caribéen de Sciences Sociales (LC2S-UMR 8053) autour d'une thématique. Le séminaire de recherche-création de soi s'est ainsi inscrit au cœur de cette formation doctorale, en proposant lui aussi de manière entièrement bénévole d'une part des séances d'intelligence créative régulières à destination des doctorant.e.s intéressé.e.s et qui devaient s'engager à la régularité ; d'autre part deux séances de Kf 2S proposées à tou.te.s et destinées à explorer des aspects spécifiques voire « névralgiques » de la création de soi dans le quotidien des doctorant.e.s, tels que « Parler de sa thèse :   qui, comment, pourquoi faire ? » et « Recherche-création de soi : réunifier les différents aspects de sa vie de chercheur.e. »

Il s'est notamment édifié sur des « principes d'horizontalité »<sup>1</sup>, supposant non plus une relation hiérarchique mais une véritable pédagogique participative fondée sur la co-création du séminaire, l'empathie et l'acceptation des émotions, afin de pouvoir véritablement répondre aux besoins et demandes des étudiant.e.s et d'adapter les contenus à ceux-ci.

#### ***1.1. Créer une pédagogie relationnelle horizontale.***

Mon désir de proposer aux doctorantes (j'emploierai ici le féminin car un seul homme a suivi quelques séances du séminaire) ce séminaire est all  de pair avec une forte curiosité et une

---

<sup>1</sup> « Nous voulions au contraire les considérer chacun-e [la personne qui mène l'enquête et celle qui est interrogée] comme des êtres « senti-pensants » ; des êtres dont les points de vue sur la vie en commun sont différents mais doivent être pris en compte conjointement. Pour résoudre cette tension, nous avons mis en place ce qu'Agnès Heller a appelé par la suite la « réciprocité symétrique » (...). Selon ce principe, pour parvenir à une relation horizontale de sujet à sujet, il est nécessaire qu'il y ait du respect et de l'appréciation mutuels entre les participant-es. Nous avons aussi défini d'une autre manière ce que signifie une participation authentique (...) il s'agit d'une formule permettant de combiner divers types de connaissances. » Orlando Fals-Borda, « La recherche action participative (RAP) : origines universelles et défis actuels », *Savoirs féministes au Sud. Expertes en genre et tournant décolonial*, dirigé par Christine Verschuur, L'Harmattan, Cahiers Genre et développement, n 11, 2019, p. 131.

grande empathie envers les personnes que j'avais à découvrir, leurs motivations, leur personnalité, leurs centres d'intérêt, leurs besoins, leurs diverses formes de créativité. J'ai ainsi pu découvrir à la fois des étudiantes brillantes et originales, parfois esseulées (l'une d'entre elles était assignée en résidence à Trinidad à cause de la situation sanitaire et se sentait loin de ses proches), et très souvent en doute par rapport à leur choix de sujet de thèse ou par rapport à leurs capacités. Finalement, il m'a surtout semblé œuvrer pour leur droit à assumer librement leur identité et leur parcours de doctorante, dans une trajectoire réunifiant leurs divers modes d'être (social, personnel, intime, spirituel etc.) loin des assignations aliénantes et des injonctions à l'excellence. C'est en quoi je considère que cette pédagogie est véritablement alternative et construite sur l'horizontalité.

De fait, étant coach certifiée en développement personnel et professionnel j'ai placé, entre autres techniques d'apprentissage, le questionnement ouvert au cœur de cette pratique, lequel présuppose que la personne questionnée possède seule les réponses. Ce type de positionnement exclut donc d'emblée toute tendance à la verticalité. En outre, les propositions d'exercices d'intelligence créative, souvent associés à des jeux de rôle, étaient l'occasion d'un déploiement tout à fait libre de la créativité et de l'agentivité des participantes, excluant d'avance tout jugement moral de ma part ou de celle du groupe, mais aussi toute reprise conceptuelle ou verbale après-coup. En somme, le savoir était un savoir produit par les individus en situation d'apprentissage, situation à laquelle j'appartenais moi aussi de plein droit et dont j'apprenais donc moi aussi au fur et à mesure des séances. Enfin, l'emploi de la gymnastique sensorielle (somato-psychopédagogie Danis Bois<sup>2</sup>) qui permet à la personne de se remettre en mouvement dans son processus d'apprentissage, offrait à chacune la possibilité de développer à son rythme et selon ses besoins ou capacités du moment de nouvelles possibilités gestuelles, sensorielles, cognitives et expressives<sup>3</sup>.

Dans l'ensemble, j'ai également souvent eu recours dans cette pratique, pour reprendre les termes et le point de vue de Diana Gomez Correal, à « des dimensions habituellement dévalorisées dans la production du savoir : l'histoire personnelle, les émotions, le corps, les rêves et les intuitions<sup>4</sup>. » Pour moduler son propos, je dirai que j'ai eu recours personnellement, plutôt qu'aux rêves, à des propositions de rêverie éveillée. Quant aux émotions, je les ai utilisées comme base de ces séminaires, au sens où il s'agissait de remettre le plaisir et la joie au centre de la recherche-crédation de soi, en cherchant notamment ce qui pouvait procurer de la joie à des doctorantes en état de stress permanent dans leur quotidien, leurs fonctions et leur condition d'étudiante.

---

<sup>2</sup> Danis Bois *Le moi renouvelé, Introduction à la somato-psychopédagogie*, Paris, Point d'appui, 2008.

<sup>3</sup> Sur la méthode Danis Bois et l'intérêt qu'elle présente pour la danse, voir l'ouvrage de Maria Leao, *La présence totale au mouvement*, Paris, Point d'appui, 2005.

<sup>4</sup> Diana Gomez Correal, « Emotions, épistémologie et action collective dans des contextes de violence sociopolitique. Quelques réflexions sur une expérience de recherche féministe. », *Savoirs féministes au Sud, op. cit.*, p. 145.

Diana Gomez Correal insiste notamment sur le fait que les émotions « sont des réactions aux événements qui surviennent, mais elles produisent également des pratiques de création de sens [...] et incitent à l'action [...]. Plutôt que de s'opposer à la raison, elles interagissent en permanence avec elle [...]»<sup>5</sup>. De fait ici, les émotions euphorisantes provoquées par les exercices, telles que la joie, le plaisir, la surprise, ont eu pour corollaire plus d'enthousiasme à poursuivre l'écriture de la thèse, plus de foi en le travail accompli et dans les objectifs poursuivis, plus de confiance en soi.

Les objectifs et contenus du séminaire ont eux-mêmes été modulés en fonction des retours faits par les participantes au début de chaque nouvelle séance, voire au fur et à mesure des exercices proposés, faisant des doctorantes les co-créatrices du séminaire autant par les retours émotionnels et issus des expériences vécues, que par les attentes formulées.

Dans l'ensemble, ces objectifs ont toujours cherché à lier la quête de sens, les processus de réflexivité propres au cheminement de la recherche, mais aussi la découverte d'aspects de soi inconnus, ou l'émergence d'idées inattendues.

Ainsi a peu à peu émergé une méthodologie de « recherche-crédation de soi »<sup>6</sup>, amenant les doctorantes à se familiariser avec/à approfondir leur potentiel créatif, leur bien-être quotidien (confiance en soi notamment) et de nouveaux modes d'action/d'expression dans le rapport à la recherche, à l'écriture de la thèse et à la communication avec leurs pairs ou le public. Elles ont investigué des modes d'approche originaux de la recherche, de leur rapport à la production scientifique, à l'enseignement et à la relation aux autres chercheur.e.s. Elles ont ainsi découvert ce qu'une recherche incarnée et située revisitant les croyances, idées reçues et injonctions normatives (de production, d'excellence etc.) qui accompagnent le parcours universitaire des étudiants français<sup>7</sup>, pouvait apporter à leurs travaux comme à leur part intime.

---

<sup>5</sup> *Id.*

<sup>6</sup> « Le terme de recherche-crédation provient notamment des études canadiennes en art pour envisager la recherche à partir de dispositifs, c'est-à-dire de protocoles mêlant des approches artistiques aux outils méthodologiques habituels des sciences sociales (Barrett et Bolt, 2010 ; Chapman, Sawchuk, 2012). Les deux principaux organismes subventionnaires de la recherche-crédation au Canada proposent chacun une définition : le Conseil de recherches en sciences humaines (CRSH), et le Fonds de Recherche du Québec -Société et Culture (FRQSC). La recherche-crédation est selon le CRSH le « processus de création formant la composante essentielle d'une activité de recherche et favorisant le développement ou le renouvellement de connaissances par des pratiques novatrices esthétiques, techniques, instrumentales ou autres ». Pour le FRQSC, la recherche-crédation «est toute activité ou démarche de recherche favorisant la création ou l'interprétation d'œuvres littéraires ou artistiques, de quelque type que ce soit». En France, l'initiative recherche & création mise en place en 2014 par l'alliance ATHENA (organisation dédiée à la prospective en SHS) et la Fondation Maison des Sciences de l'Homme, met, elle, l'accent sur les espaces de rencontres entre arts et sciences humaines, qu'elle se propose de renforcer par son activité d'échanges publics, de publication et diffusion. » Blanc, N., & Legrand, M. (2019). Vers une recherche-crédation : textes, corps, environnements. *ACME: An International Journal for Critical Geographies*, 18(1), 49-76. Retrieved from <https://acme-journal.org/index.php/acme/article/view/1625>.

Pour d'autres définitions on peut consulter [Louis-Claude Paquin \(lcpaquin.com\)](http://lcpaquin.com).

<sup>7</sup> Voir à ce sujet l'article de Lise Gillot, « Un état des lieux de la recherche », dans ce numéro.

## ***1.2. En présentiel et en distanciel.***

Si l'idée de départ consistait plutôt à travailler en présentiel, pour faciliter la mise en place des jeux de rôle notamment, mais aussi l'apprentissage des exercices de gymnastique sensorielle, deux autres facteurs m'ont rapidement encouragée à organiser aussi des séances en distanciel. D'une part en effet, l'université des Antilles regroupe deux sites, la Guadeloupe et la Martinique. De plus, nombre de doctorant.e.s travaillant sur l'espace géographique et culturel américano-caribéen pouvaient être amenés à résider à Trinidad, en Jamaïque, en Colombie etc. D'autre part, la situation sanitaire nous ayant amené à utiliser énormément la visio-conférence, il m'a semblé plus constructif d'essayer de l'utiliser, que d'exclure *a priori* les doctorantes résidant à Trinidad, à Paris ou en Guadeloupe.

Un format souple et adaptable a été mis en place. Dans l'ensemble, les réunions programmées ont souvent été hebdomadaires, durant deux mois, de fin janvier à fin mars, et d'une longueur pouvant aller de deux à quatre heures. Sur ces réunions se sont donc greffés deux séminaires du Kfé2S en février et mai, d'une longueur de 4 heures à chaque fois. Ce format « long » n'a pas été imposé, mais s'est imposé de lui-même dans le plaisir et l'intensité des échanges nourris que tout le monde a souhaité voir se poursuivre jusqu'à la clôture complète des exercices prévus dans chaque séance.

## ***1.3. Nécessité de répondre aux besoins et demandes des doctorant.e.s et de créer une nouvelle communauté « sororale » (Morgane Le Guyader)***

Bien que le séminaire ait été ouvert à tous et à toutes, celui-ci a majoritairement été investi par des femmes. L'expérience de cet apprentissage a ainsi progressivement révélé l'entremêlement d'un besoin vital et d'une volonté partagée d'inscrire nos échanges dans un espace sécurisé et « sororal », soit bâti sur une attention, une intercompréhension, un soutien, en somme, une solidarité féminine. La recherche d'un équilibre horizontal entre chercheur.e.s et apprenti.e.s chercheur.e.s, à partir du séminaire de recherche-crédation conçu et encadré par Karine Bénac, a montré que l'esprit rival et la concurrence inhérents aux institutions du savoir affectent davantage la catégorie genrée des « femmes » (soit des individus socialement identifiés comme « femmes »). Cette compétition défavorise en effet les perspectives d'alliances, la création de dialogues réels, et court le risque permanent d'être redoutable dans un système patriarcal dont la spécialité tient à la disqualification de certaines catégories de scientifiques, dont les femmes sont en première ligne, de manière plus ou moins prononcée selon les déclinaisons d'ordre intersectionnel (appartenance ethno- raciale, appartenance de classe).

Notre investissement du séminaire reflète en ce sens notre besoin commun de relocaliser nos savoir-faire en nous redonnant une confiance libératrice en un processus de production des savoirs trop souvent resté à l'extrême périphérie de « nous-mêmes », expliquant par là-même la prégnance, dans ce dossier spécial, de la notion de « savoir situé » conceptualisée par la théoricienne féministe Donna Haraway (1995).

Enfin, si la posture richement hybride de Karine Bénac a puisé dans certaines techniques modernes issues du développement personnel, elle en a proposé, à travers sa propre réappropriation créative et créatrice, un brillant détournement. Si « la personne seule possède les réponses », ce séminaire nous a en effet rappelé que ce sont bien les dialogues et les interactions qui sont co-révélateurs du champ de ces possibles réponses. Nous avons ainsi replacé nos quêtes intimes et personnelles dans un questionnement collectif. La réflexion produite autour des conditions de travail dans la recherche et l'apprentissage de celle-ci nous a menées à comprendre que l'épanouissement au travail ne relève pas d'une capacité exclusive à trouver la solution en soi. À l'instar des travaux de la sociologue des émotions Eva Illouz (2018)<sup>8</sup> dont l'analyse repose sur le triptyque : individu travailleur – émotions – productivité, nous avons vécu et défendons notre autorisation à partager ce que nous sommes, dans l'idée d'une rupture avec l'individualisation croissante et productiviste de l'institution/l'industrie des savoirs.

La construction de notre expérience et de notre pensée est ainsi intrinsèquement liée à nos valeurs sororales qui préconisent une conception re-politisée et collectivement responsable de la notion de « droit au bonheur dans la recherche ».

## **2. Valeurs et objectifs du séminaire (Par Karine Bénac)**

### ***2.1. Quelques objectifs du projet de recherche-crédation.***

Les objectifs proposés par ce séminaire ont été à la fois pensés par moi et amont, et revisités dès le début puis à mesure des séances, en fonction des formulations des objectifs propres et motivations des doctorantes.

Interrogées au début du séminaire sur leurs objectifs et leurs motivations, les doctorantes ont aussi bien affirmé vouloir :

- Développer une meilleure connaissance de soi.
- Cerner et augmenter leur motivation par rapport au choix de leur sujet de thèse et au choix de faire une thèse.
- Se réconcilier avec leurs différentes identités, par opposition aux normes universitaires valorisant une identité uniforme de doctorante (avec son corollaire de contraintes et de devoirs).
- Abandonner les croyances limitantes portant sur les méthodologies usuelles à l'université, les obligations de production, l'organisation du temps de travail consistant à passer des journées entières à travailler sans répit, quasiment sans week-end et sans vacances durant les années de doctorat.

---

<sup>8</sup> Eva Illouz, 2018, *Happycratie. Comment l'industrie du bonheur a pris le contrôle de nos vies*, Paris, Premier Parallèle.

- Dépasser peurs, angoisses, culpabilité, peur de « ne pas être à la hauteur », le syndrome d'imposture, et la tendance à trop penser<sup>9</sup>.
- Mobiliser une embodied research<sup>10</sup> : passer par le corps pour apprendre de soi et de sa thèse : renouveler son rapport au monde, à soi, à sa thèse.
- Apprendre à se sentir bien avec elles-mêmes.
- Apprendre à faire des liens, connexions entre des domaines différents pour mieux nourrir la thèse.
- Oser exprimer leurs besoins et les respecter.
- Retrouver le plaisir et la joie de créer, d'apprendre, d'écrire, d'échanger autour de sa thèse entre autres. Plus largement, redonner au plaisir et à la joie de l'existence une place quotidienne, y compris en période de rédaction intense de la thèse.

On le voit, plusieurs objectifs ne semblaient pas initialement liés directement à la thèse, mais davantage liés à un désir de mieux-être, et d'aller vers une plus grande authenticité de soi.

À l'issue du séminaire, elles ont pourtant affirmé en majorité avoir « retrouvé le sens et le pourquoi de la thèse », « pris conscience de la signification de cette recherche », « repris confiance dans le projet », « s'être réemparée de la légitimité de leur parcours ». Ainsi, les exercices alliant réflexivité par rapport à leur statut et leur identité de doctorante avec des jeux sur la créativité, le développement personnel, la relation à l'autre et à soi ont eu un effet extrêmement éclairant en retour sur les raisons de leur choix professionnel et de leur parcours, aussi bien que sur leur motivation à poursuivre, achever, et parfois abandonner aussi, le doctorat – en vue dans ce cas de le reprendre ailleurs avec un autre sujet. Dans tous les cas, nous avons constaté que leur cheminement a fait sens pour elles, dans l'ici et maintenant de leur engagement de la recherche, ce qui prouve combien l'intelligence créative est à la fois au service du mieux-être et de la création de nouveaux modes d'être avec soi-même, les autres et le monde.

En parallèle avec cette analyse, il m'a paru instructif de noter mes propres objectifs par écrit avant de commencer le séminaire. Ils étaient les suivants : « Être en lien et créer du lien. Permettre aux doctorant.e.s de renouer avec leur créativité dans l'écriture de la thèse/la méthodologie/le travail réflexif. Créer des déblocages par rapport aux injonctions de la vie universitaire. Créer des passerelles entre les différents domaines de leur vie. M'amuser/les amuser. » Ma motivation était : « Rendre les étudiant.e.s heureux.ses. » En relisant ces notes pour rédiger cette introduction, je me suis donc rendue compte que le bonheur de l'autre était ma motivation centrale. Et de fait, je considère que c'est tout d'abord parce que j'ai pris un très grand

---

<sup>9</sup> Au sujet de l' « overthinking » au féminin, consulter Susan Nolen-Hoeksema, *Ces femmes qui pensent trop*, Paris, Leduc.s, 2018, p. 212-213 notamment : « L'univers professionnel est particulièrement propice à l'overthinking féminin. En effet, les femmes y sont soumises plus qu'ailleurs aux discriminations sexuelles ou au harcèlement, et ce même si les signaux sont difficiles à déchiffrer. »

<sup>10</sup> Sur ce point on peut consulter Andrew Sanger, « Gaga as an embodied research (New Writer's Prize article), January 2019, *Research in Dance Education*, 20 :1, 5-18, DOI:10.1080/14647893.2018.1518973. [https://www.researchgate.net/publication/332398248\\_Gaga\\_as\\_embodied\\_research\\_New\\_Writer's\\_Prize\\_article](https://www.researchgate.net/publication/332398248_Gaga_as_embodied_research_New_Writer's_Prize_article), consulté le 7 août 2021.



plaisir à les connaître et travailler avec elles, et que je me suis énormément amusée, que la joie et le plaisir se sont peu à peu installés au fondement de nos rencontres hebdomadaires, pour se distiller également dans nos vies.

## **2.2. Valeurs.**

Dans le droit fil du propos qui précède, les valeurs qui ont présidé à ce séminaire ont donc été :

- La confiance : confiance en l'autre et en soi-même, confiance en nos capacités à nous renouveler, à nous respecter et à nous soutenir.
- Le plaisir : plaisir d'être ensemble, d'échanger et de nous sentir en co-création à chaque instant.
- L'égalité : égalité de toutes, manifestée rapidement par l'installation du tutoiement, la possibilité d'émettre des vœux ou des critiques sur ce qui se passait dans le séminaire.
- La créativité : c'était le mot d'ordre de chacune des séances, accepter de laisser être ce qui se posait de nouveau, sans juger.
- Le jeu sous toutes ses formes, incluant le jeu de rôles.
- La bienveillance : c'est-à-dire le fait de reconnaître et d'accepter chacun.e dans sa singularité, sans jugement.

## **2.3. Les limites et les expansions.**

Quelques limites ont pu être constatées à l'issue de ce projet :

- Les limites du distanciel : si les séances à distance se sont révélées extrêmement efficaces dans l'ensemble, notamment dans la construction d'une cohésion et d'une solidarité, elles ont cependant été moins propices au travail sur/avec le corps, et globalement moins favorables à une « embodied research » - je développerai plus amplement dans l'article qui suivra quelques exemples de travail sur/avec le corps en présentiel.
- Peut-on considérer comme une limite le fait qu'un seul homme ait souhaité participer à ce séminaire, contre 8 femmes ? Nous pouvons préciser que ce chiffre est monté plus haut lors des Kfé2s, où jusqu'à 15 femmes ont pu être présentes. Si nous considérons le point de vue des doctorantes, selon lequel les groupes de femmes sont beaucoup plus favorables à la possibilité d'émettre une parole libérée, alors ceci ne constitue pas une limite mais au contraire une opportunité très favorable au développement de la connaissance de soi/de l'autre et du lien. J'ajoute ici que suite au succès de ce séminaire, un autre volet du projet de recherche-création de soi, alliant écriture et performances, a été lancé à compter de mai 2021, par Michel Tondellier, sociologue et enseignant-chercheur à l'université des Antilles et moi-même, sur le thème « Genre, femmes et violences. Ecrire/témoigner

de/représenter son parcours universitaire ». Ayant organisé des groupes de parole non-mixtes durant ce séminaire, et notamment des interviews des doctorantes par groupe de deux, nous avons noté des résultats si positifs pour le bien-être et l'émergence d'une solidarité, que nous avons proposé dans ce numéro à une doctorante, Joëlle Kabile, de présenter ici un article visant à rendre compte des différents bienfaits de ces entretiens. Ainsi cet article constitue-t-il, dans le présent dossier, une expansion au concept de recherche-crédation de soi qui a constitué la base de ce dossier de *La Revue juridique du bonheur*.

- Nous pourrions en revanche considérer comme une limite le fait qu'il n'y ait eu que peu de participant.e.s au séminaire, au vu du nombre total de doctorant.e.s : environ un sixième, soit une quinzaine sur 60 doctorants que compte le LC2S. Peut-on y voir une résistance importante au changement ? Une difficulté à s'arracher aux normes de productivité, exigences de production pour se livrer à un hors-temps pouvant risquer d'apparaître, au vu de sa nouveauté, comme « une perte de temps », « quelque chose d'inutile », « un truc bizarre voire sans intérêt », voire du « n'importe quoi<sup>11</sup> » ? C'est ici l'occasion de rappeler que ce séminaire a été créé sur la base de la participation volontaire et bénévole de tous.tes. Contrairement aux formations obligatoires proposées par l'École Doctorale, et même si des doctorantes ont indiqué ce séminaire sur leur « Contrat individuel de formation » à rendre au secrétariat de l'École Doctorale, aucune validation effective n'est ici délivrée à l'issue de ce séminaire, lequel ne donne littéralement accès à rien d'autre qu'à ce qui se joue durant les séances, et après ! Avec le recul, j'aurais donc tendance à considérer que les facteurs suivants ont pu expliquer l'engagement (ou le non-engagement) des doctorant.e.s :
  - L'ouverture du LC2S à une formation inédite : le directeur Justin Daniel, le co-directeur Jean-Raphaël Gros-Désormeaux, les personnes ayant pris en charge la formation des doctorant.e.s, Cédric Audebert et Carine David, avaient ainsi encouragé officiellement dès 2020 la mise en place du séminaire.
  - Les encouragements promulgués par les directeurs/trices de thèse : une professeure, Carine David, a fortement encouragé ses doctorantes à y assister, avec un résultat positif.
  - Le fait que certaines doctorantes avaient déjà eu accès à ma pédagogie lors du séminaire « Prendre la parole en public » au sein de l'École Doctorale. Ces doctorantes avaient apprécié la formation et, membres du LC2S et informées que j'en ouvrais une nouvelle, m'ont contactée et indiqué d'emblée certains de leurs objectifs et motivations<sup>12</sup>.

---

<sup>11</sup> Je renvoie ici à l'article de Morgane Le Guyader qui analyse son attitude de résistance par rapport à certaines propositions.

<sup>12</sup> Voir ce point dans mon article « Une pédagogie de la déroute. »

- La difficulté de trouver, même en distanciel, des créneaux communs à tous.tes, car nombre de doctorant.s travaillent pour financer leurs études.

En dehors de tous ces cas de figure, je salue ici les doctorant.e.s<sup>13</sup> qui sont venu.e.s de leur propre initiative, dans le désir de découvrir ce qui se proposait, sans préjugés ni a priori.

### 3. Une recherche-crédation située

#### 3.1. Le point de vue de Morgane Le Guyader : « Une prise de contre-pouvoir » (Morgane Le Guyader)

*« On peut faire changer les mentalités, oser bouger les choses,  
son rapport au travail, son rapport au temps.  
Utiliser les techniques de création manuelle pour dépasser les blocages.  
Dire non à certaines choses. »*

Karine Bénac, séminaire de Recherche-Création, 2021.

*Chercher. Problématiser. Comprendre. Dépasser l'entre soi qui conditionne nos existences. En faire son métier.*

Il y a sept ans, avant de m'engager dans la thèse, j'enseignais au lycée français Louis Pasteur à Bogotá, en Colombie. Mon domaine n'était pas celui des sciences de l'éducation, mais chaque geste inhérent à ma pratique de l'enseignement me conduisait à me questionner sur ma propre expérience de l'école lorsque j'étais enfant. Sur la fabrique institutionnelle des savoirs élémentaires, sur les responsabilités non plus seulement pédagogiques mais surtout humaines des enseignant.e.s et leur pouvoir sur les « apprenant.e.s », de surcroît lorsque ceux.elles-ci faisaient leur première entrée à l'école maternelle, dans une salle de classe évolutive où grandir et mûrir se mesureraient, au cours des années suivantes, à la disparition des espaces de « jeux ». Alors que j'avais terminé mon Master d'études latino-américaines, cette expérience fit ressurgir mon besoin vital de recourir aux sciences sociales, provoquant un réveil de mes « sens anthropologiques », à partir de ce que l'anthropologue Tim Ingold<sup>14</sup> a défini comme les trois conditions d'une « recherche anthropologique adéquate et rigoureuse<sup>15</sup> », à savoir : « l'attention généreuse, la profondeur relationnelle et la sensibilité au contexte [...] »<sup>16</sup>.

La réalisation d'une thèse de doctorat m'est tout d'abord apparue comme une ambition qui pouvait largement concerner les autres mais qui ne me concernerait surtout pas moi. Je ne suis pas issue d'une famille d'intellectuel.le.s, mes propres parents n'ont pas étudié, il ne sont même pas titulaires du baccalauréat. Un coup d'œil rapide et traditionnellement bourdieusien

---

<sup>13</sup> Je restitue ici le masculin, car un doctorant de Guadeloupe a suivi plusieurs séances en distanciel avec enthousiasme, malgré la difficulté rencontrée à assurer en même temps d'importantes charges professionnelles.

<sup>14</sup> Tim Ingold, 2017, « ¡ Suficiente con la etnografía ! », *Revista colombiana de antropología*, Vol. 53, N. 2, p. 144.

<sup>15</sup> *Id.*

<sup>16</sup> *Id.*

permet ainsi de constater que mon « habitus » est parfaitement étranger aux codes du métier de chercheur.e et d'autres métiers connexes. J'ai grandi en entendant à la maison : « c'est un milieu spécial, ces 'intellos' sont des gens spéciaux ». Cette dernière remarque peut illustrer, à mon sens, les facteurs et les conditions d'ancrage des fausses croyances « fondamentales » léguées par l'institution familiale<sup>17</sup>.

À l'instar de notre rapport global au « monde », nous partons avant tout de nous-mêmes dans la recherche, nous partons de nous-mêmes face à l'institution. Et, parce qu'elle est énonciatrice d'une conduite fondée sur la compétition et la performance – les paramètres de l'enseignement-recherche s'inspirant *crescendo* d'une terminologie auparavant réservée au monde entrepreneurial - parce qu'elle affaiblit considérablement ses moyens, parce qu'il me semble qu'elle se trompe d'exigence, et parce qu'elle est arrimée au mythe du rayonnement et de l'excellence, l'institution est de plus en plus « malmenante<sup>18</sup> ». En outre, elle alimente elle-même le champ de nos croyances limitantes, renforçant par exemple le sentiment récurrent de ne pas être à la hauteur. La génération des doctorant.e.s à laquelle j'appartiens s'inscrit d'ailleurs dans une conjoncture transitoire, dont la création des comités de suivi de thèse voudrait à elle seule prouver le progrès que les réformes ont la prétention de signifier. Le rite initiatique de la thèse prend-t-il le virage d'une obsession croissante du résultat au détriment de la démarche de recherche comme processus ? Comment peut-on interpréter la course aux résultats en amont de la recherche comme une transformation particulièrement bénéfique aux apprenti.e.s chercheur.e.s<sup>19</sup> ?

Les séances constitutives du séminaire de recherche-crédation proposé par Karine Bénac à partir du mois de janvier 2021 sont synonymes, selon moi, d'un tissage expérimental, réflexif et collaboratif fondé sur la démythification de la normativité verticale dans laquelle s'inscrivent habituellement les relations entre « maître.sse.s et apprenant.e.s ». Ces séances ont permis de comprendre que le changement s'opère déjà par la pensée, au sens souligné par Myriam Suchet : « Faire de la recherche est en soi une modalité d'action et un mode de vie. Chercher, c'est en outre faire advenir une pensée qui ne préexistait pas et, en cela, il s'agit bien d'une transformation. Plutôt que de se lamenter à la pensée que nous ne servons à rien, prenons conscience de tout ce que nous pouvons (Angenot 1992) et sommes déjà en train de faire par le fait même de penser<sup>20</sup> ».

---

<sup>17</sup> Dans le domaine de la psychologie cognitive autour des croyances limitantes, voir le travail de la chercheuse en neurosciences Sonia Lupien.

<sup>18</sup> Voir l'article de Lise Gillot sur l'état des lieux de la recherche dans ce numéro.

<sup>19</sup> « La réduction de la recherche à sa seule dimension économique ou utilitaire pourrait se traduire par un appauvrissement des découvertes en réduisant la place accordée à la sérendipité, définie comme le fait de découvrir un phénomène dans le cadre d'une recherche orientée vers un autre sujet que le phénomène en question, ou encore comme le fait pour une découverte d'avoir une portée infiniment plus grande que celle initialement prévue », Joël Candau, et Isabelle Gavillet, 2011, « La slow science, condition de la découverte ? », *Découverte. Revue du Palais de la découverte*, N. 39, p. 3.

<sup>20</sup> Myriam Suchet, « De la recherche comme création permanente », *Revue de sciences sociales*, 56, 2016, p. 17.

Je propose ici de contribuer à notre introduction collective en interrogeant la recherche-création comme un travail expérimental et introspectif propice à la formation d'un « contre-pouvoir » face à trois effets du monde scientifique contemporain hégémonique, que je qualifierai d'indésirables : l'injonction à l'excellence dans des conditions d'autorité scientifique verticale, l'absence de reconnaissance de notre « artisanat intellectuel<sup>21</sup> » et l'héritage prégnant de la méthodologie positiviste<sup>22</sup> qui tend à une « désincarnation » de la recherche.

### 3.1.1. *Démythifier l'excellence verticale et re-politiser l'enseignement-recherche.*

*« La fonction du mythe, c'est d'évacuer le réel : il est, à la lettre, un écoulement incessant, une hémorragie, ou, si l'on préfère, une évaporation, bref une absence sensible.<sup>23</sup> »*

Le doctorat est souvent essentiellement perçu et défini comme étant le diplôme le plus élevé, ce qui rappelle la prédominance, en société, de l'idée d'une hiérarchie des qualifications allant des plus méprisables aux plus prestigieuses. En principe, le doctorat est davantage lié à l'obtention d'un titre honorifique, plus qu'à son caractère et sa fonction processuels. Ainsi, l'importance donnée au diplôme dissimule souvent le processus d'apprentissage du métier de chercheur.e. Par ailleurs, son signifiant principal mobilise l'image d'une élite minoritaire dont l'accès au niveau de qualification « le plus élevé » se doit à un travail sacrificiel et redoutable, extrêmement difficile et douloureux, en particulier lorsqu'il s'agit du rite de passage à l'écriture scientifique. Conjointement à cela, le signifiant du doctorat renvoie à quelques critères institutionnels tel que celui d'un système de sélection impitoyable, de l'exigence d'une maîtrise individuelle excellente. En somme, le doctorat est une terrible épreuve, Lise Gillot l'expose bien dans son article : sa réalisation renvoie au mythe de l'« enfantement dans la douleur ». L'approche sémiologique du mythe par Roland Barthes est à ce titre particulièrement éclairante : « le mythe est une parole<sup>24</sup> ». Cette condition fondamentale de production d'un mythe rappelle combien la *visibilisation* d'une part des réalités repose sur le choix d'un énoncé. Je retiens à ce propos une « parole de terrain », prononcée par l'un des informateurs rencontrés au cours de mon travail de recherche, sur l'île de San Andrés : « Ce n'est pas parce que ça n'est pas dans le dictionnaire que ça n'existe pas. Le sens d'un mot dépend de qui l'utilise » (Carnet de terrain, 2017, 19/09/2017, p. 187).

Le problème additionnel du mythe, nous explique Roland Barthes, c'est qu'il « abolit la complexité des actes humains, leur donne la simplicité des essences, il supprime toute dialectique, toute remontée au-delà du visible immédiat, il organise un monde sans contradictions parce que sans profondeur, un monde étalé dans l'évidence, [...] ; les choses ont l'air de signifier

---

<sup>21</sup> Olivier P. Gosselain, 2011, « Slow science – la désexcellence », *Uzance*, Vol. 1, p. 128-140 ; Tim Ingold, « ¡ Suficiente con la etnografía ! », art. cit.

<sup>22</sup> Tim Ingold, « ¡ Suficiente con la etnografía ! », art. cit., p. 145.

<sup>23</sup> Roland Barthes, 1957, *Mythologies*, Éditions du Seuil, p. 253.

<sup>24</sup> *Ibid.*, p. 211.

toutes seules.<sup>25</sup> ». Devenir chercheur.e en obtenant le titre de Docteur.e signifie donc, « tout seul », qu'il s'agira d'une épreuve. L'assimiler et l'assumer revient à faire du doctorat et des conditions de production de la recherche (depuis le système de formation jusqu'à la pratique du métier) un mythe au sens où Barthes le problématise en « parole dépolitisée<sup>26</sup> ». L'assimilation de cette réalité énoncée implique que nous ne nous étonnions même pas, en qualité de doctorant.e, d'entrer dans un monde où notre légitimité est faible, et où les dialogues avec les chercheur.e.s qualifié.e.s échappent très difficilement au paradigme hiérarchique et autoritaire duquel nous sommes tous.tes pétri.e.s depuis notre entrée à l'école. Paradigme avec lequel la notion de « plaisir » est absolument antinomique. Cette verticalité constitue elle aussi un mythe renforcé par des techniques managériales qui célèbrent le savoir-être en concurrence. Si l'on peut continuer à s'interroger sur les bienfaits de la logique de compétition pour la recherche scientifique, il me semble qu'il y a également urgence à en questionner les conséquences proprement « pédagogiques ». Luc Boltanski, dans sa courte intervention<sup>27</sup> intitulée « À bas l'excellence<sup>28</sup> », souligne précisément qu'il ne s'agit pas seulement d'être à l'épreuve soi mais d'y soumettre aussi les autres, il parle même de « tyrannie de l'excellence ».

Enseignante à l'université depuis un an en qualité d'A.T.E.R<sup>29</sup>, je me suis demandée, face aux étudiant.e.s, si je ne reproduisais pas moi-même un rapport pédagogique autoritaire, instaurant une relation dont l'asymétrie serait « naturelle » (se signifiant toute seule, dirait Roland Barthes), basée sur des paramètres prohibitifs. Si la modalité distancielle est venue complexifier les conditions d'enseignement et d'apprentissage, le contexte de la pandémie a appuyé ma volonté de prioriser le bien être des étudiant.e.s, de résister pour redonner son sens au lien, car, comme l'a si justement rappelé la philosophe Barbara Stiegler, la relation est au cœur de l'enseignement<sup>30</sup>. Redonner du sens à l'enseignement-recherche, c'est commencer par redonner sa place à la relation.

Les enjeux de ce séminaire proposé au Laboratoire caribéen de sciences sociales (CNRS-Université des Antilles) sont larges : il n'est pas seulement question de construire notre confiance individuelle, mais également de saisir notre capacité (*capability*) à démythifier le cadre de nos apprentissages et de nos ambitions. J'irai même jusqu'à proposer l'idée selon laquelle nous avons la responsabilité collective des changements. Nous pouvons écrire d'autres réalités, nous opposer au diktat « Tous contre tous » (Boltanski). En outre, à ce « Tous contre tous », d'inspiration patriarcale, nous nous efforçons ici de répondre par : « Toutes avec toutes ». L'enjeu de la

---

<sup>25</sup> *Ibid.*, p. 253.

<sup>26</sup> *Ibid.*, p. 252.

<sup>27</sup> Entretien de Luc Boltanski dans le film « Notre monde » de Thomas Lacoste : <https://www.youtube.com/watch?v=AGOD2Vc6W1A>

<sup>28</sup> Je tiens à remercier Christine Chivallon qui, au cours de mon suivi de thèse, m'a notamment encouragée à écouter Luc Boltanski sur l'excellence et à m'intéresser au groupe de recherche sur la « *Slow Science* » par exemple.

<sup>29</sup> Attachée temporaire de l'enseignement et de la recherche. École internationale d'études politiques, Université de Paris Est Créteil (UPEC).

<sup>30</sup> Voir son intervention sur France Culture, dans le cadre de l'émission « La grande table idées », du 4 janvier 2021.

démythification du parcours doctoral pour écrire un autre monde de la recherche fait intensément écho aux conclusions de Barthes qui appelle à la recherche d' « une réconciliation du réel et des [humains], de la description et de l'explication, de l'objet et du savoir. » (Barthes, 1957 : 272).

3.1.2. « *Don't abandon yourself for lack of being paid*<sup>31</sup> » (*Chinese Man ft. Mariama, Stone Cold*).

« [...] *la science a besoin de liberté et de temps.*<sup>32</sup> »

Les années d'expérience au cours du doctorat nous exposent à différents risques que nous avons rarement l'occasion de verbaliser. L'ouverture du séminaire de recherche-crédation a laissé une place à la formulation de notre expérience du risque de dépression et d'essoufflement général. En outre, il me semble ici indispensable de mettre au moins un des phénomènes inhérents au doctorat, en mots : l'absence de reconnaissance, l'isolement, ce sentiment que, puisque nous sommes toujours à l'école, ce que nous produisons n'est pas véritablement un travail tant qu'il n'est pas publié dans une revue scientifique reconnue. Tant que notre travail n'est pas *visibilisé* selon les codes de l'institution scientifique, notre travail n'existe pas vraiment. L'injonction aux résultats est, dès la première année, omniprésente. Olivier P. Gosselain, dans l'article sur la «désexcclence», indique à ce sujet que la recherche est de plus en plus privée d'une de ses substances vitales, la créativité, et que ce formatage prend racine dès le niveau doctoral : « Pour espérer un financement, nos jeunes collègues se trouvent maintenant obligés de proposer des recherches balisées, qui sortent aussi peu que possible des sentiers battus. Annonçant pratiquement leurs résultats à l'avance, ils tentent ainsi de garantir le retour sur investissement<sup>33</sup> ». L'auteur, faisant partie du mouvement *Slow Science* qui appelle au rétablissement d'une science de qualité par la lenteur « défend les valeurs d'un artisanat scientifique fondé sur l'honnêteté, la qualité, la créativité et le plaisir inhérent à la lenteur du travail bien fait.<sup>34</sup> ». L'un des tous premiers besoins que nous avons su exprimer à Karine Bénac dans l'objectif de participer au séminaire, fut le besoin de reconnaissance de notre existence, le besoin de reconnaissance de notre apprentissage de cet « artisanat scientifique », le besoin de pouvoir être à notre place, de pouvoir être. Ce que j'ignorais et, peut-être mes collègues me rejoindront-elles, c'est que l'on puisse travailler autour de ce besoin fondamental en passant par la création, en passant par l'autorisation à « faire exploser nos identités », à « réaliser nos potentialités » (Karine Bénac). Je considère que la conception de ce séminaire est une réponse au

---

<sup>31</sup> « Ne t'abandonne pas parce que tu n'es pas assez payée ». La musique a toujours accompagné mon travail d'observation et de compréhension des mondes. J'aime allier la recherche en sciences sociales et la créativité « parolière ». La réflexion qui transparait dans ce morceau du groupe Chinese Man a « correspondu » (voir plus loin la notion de correspondance chez Tim Ingold) à ce qui me semble être notre expérience de la non reconnaissance et de l'ingratitude à l'égard du travail fourni non seulement par les doctorant.e.s mais par tous.tes les étudiant.e.s plus généralement, qui, au cours des formations précédant le doctorat, sont rarement pris.es au sérieux.

<sup>32</sup> Joël Candau et Isabelle Gavillet, « La slow science, condition de la découverte ? » art. cit., p. 3.

<sup>33</sup> Olivier P. Gosselain, « Slow science – la deseccclence », art. cit. p. 133.

<sup>34</sup> Joël Candau et Isabelle Gavillet, « La slow science, condition de la découverte ? », art. cit. p. 1.

risque d'auto-abandon<sup>35</sup> auquel nous, doctorant.e.s, sommes surexposé.e.s. Il constitue un outil puissant contre un autre mythe : celui de la souffrance de l'échec. Il est un moyen prometteur d'éviter des situations où l'artisanat des doctorant.e.s est piétiné et gâché. « Déchronologiser » la thèse, en déconstruire la finalité telle qu'elle est comprise par l'institution, en valoriser le processus, prendre possession du plaisir que notre recherche nous procure et, enfin, s'autoriser à l'incarner en la reliant à notre « créativité féconde » (la musique, le dessin, la danse etc.) constituent les priorités choisies en retour à l'écoute de nos besoins.

### 3.1.3. *De la déconstruction à la rééducation. La recherche incarnée.*

*« L'indiscipline, s'il faut synthétiser, est une pratique expérimentale invitant à transformer le monde qui nous entoure en commençant par nous-mêmes, en faisant en sorte qu'il se passe quelque chose dans nos têtes. [...] L'univerCité se doit, à mes yeux, d'être un lieu où créer dans et par la pensée<sup>36</sup> ».*

Si la mission première des sciences sociales est de déconstruire les réalités sociales pour en proposer une lecture problématique compréhensive, l'exercice de déconstruction est-il suffisant ? L'expérience collective du séminaire de recherche-crédation nous a introduites à la créativité comme étant une part indispensable à notre réalisation de la thèse. Cette pédagogie insufflée par Karine Bénac invite à nous intéresser à notre thèse de façon située, elle propose de nous intéresser à notre relation profonde à notre thèse en partant de nous, de notre être. Peut-être peut-on parler d'une approche ontologique de la thèse, ce qui rejoindrait l'idée de « compromis ontologique » développée par Tim Ingold dans sa réflexion autour du sens à redonner à l'anthropologie<sup>37</sup>. « Ma plus grande crainte, dans cette situation de thèse, c'est de ne plus savoir faire attention. Sans cette attention, mon monde va rétrécir. Or, le pire qui puisse surgir, c'est que la thèse ait un effet de rétrécissement » : j'ai relu ces notes prises au cours du séminaire en comprenant combien il est urgent de ne pas tomber dans le piège des enfermements académiques et combien il est nécessaire de redonner sa fonction émancipatrice à notre production des savoirs. Face au discours de l'objectivité, que j'ai régulièrement entendu de la part des étudiant.e.s au cours du semestre<sup>38</sup>, j'ai alors souvent rappelé que chaque situation de recherche est unique, que nous incarnons nos recherches. Nous ne travaillons pas *sur* des communautés mais *en relation avec* des communautés. C'est une erreur d'aspirer, dans nos recherches, à se soustraire en tant que personnes. Nous avons une histoire, nous ressentons des émotions, nous sommes friables, notre curiosité nous mène à des échos infinis, nous entrons dans des « correspondances » : « [...] les humains ne sont pas réellement des êtres mais 'sont en passe de devenir' (Ingold & Palsson

---

<sup>35</sup> Je parle d'auto-abandon pour me référer au risque d'abandon de la recherche doctorale (mentionné par Lise Gillot) ainsi qu'un risque d'abandon de soi provoqué par le doute permanent sur son travail, le manque d'estime de soi ou encore le syndrome de l'imposteurE qui affecte plus particulièrement les femmes, tel que Karine Bénac l'explique au cours de cette introduction.

<sup>36</sup> Myriam Suchet, « De la recherche comme création permanente », art. cit., p. 20.

<sup>37</sup> Tim Ingold, « ¡ Suficiente con la etnografía ! », art. cit., p. 149.

<sup>38</sup> Notamment dans le cadre des travaux dirigés en méthodologie d'enquête qualitative en sociologie politique.



2013). [...] il.elle.s se correspondant – comme ceux.elles qui écrivent des lettres, en traçant leurs pensées et leurs sentiments et dans l’attente de réponses-, il.elle.s vivent des vies qui se tissent les unes autour des autres le long de chemins qui s’étendent chaque fois un peu plus<sup>39</sup> ».

Ici, déconstruire le mythe de la thèse comme l’extrême souffrance du savoir n’est pas suffisant. Nous éprouvons le besoin de chercher à nous rééduquer, à changer les lignes pour mieux écrire, à inscrire le plaisir au cœur de notre travail pour mieux déployer notre recherche. Alors que l’université sombre, les étudiant.e.s et les apprenti.e.s chercheur.e.s avec, la création de ce séminaire par Karine Bénac représente en effet l’espoir d’un contre-pouvoir par l’exercice d’une rééducation collective, et l’autorisation à être soi dans des pluralités connectées, en dialogue direct avec l’indiscipline suggérée par Myriam Suchet, « fondamentalement hétérogène, adressée, coproduite et embrayée [mettant] en scène un ethos qui engage celle qui écrit ou celui qui parle<sup>40</sup> ».

« *Change begins within me and you*<sup>41</sup> »

### **3.2. Le point de vue de Karine Bénac**

#### *3.2.1. Un projet féministe fondé sur le care*

Toutes proportions et modestie gardées, nous pourrions ici présenter notre travail de recherche-crédation, lequel constitue aussi une pédagogie, dans le droit fil de cette « pratique d’attention » que Tim Ingold place aux antipodes de « l’éducation comme méthode de transmission<sup>42</sup> », et qu’il lie également à la question du « soin » :

- Le soin donne une dimension éthique à l’attention. Nous nous soucions naturellement des autres et des choses en leur portant toute notre attention et en répondant à leurs besoins. La responsabilité d’en prendre soin nous *incombe*, en tant qu’être co-réactifs, nous sommes *par nature* responsables d’en prendre soin. [...] Pour prendre soin des autres, nous devons donc leur faire une place dans notre présence pour pouvoir, à notre tour, être présents pour eux. Il importe de les laisser être pour qu’ils puissent nous parler. Mais, en ce sens, laisser être ne veut pas forcément dire comprendre et encore moins expliquer. La compréhension et l’explication appartiennent à cet autre mode d’attention qu’est la vérification [...] Cela veut dire que si l’éducation consiste à prendre soin du monde dans lequel nous vivons et de ses multiples habitants humains et non-humains, il ne s’agit pas tant de

---

<sup>39</sup> Tim Ingold, « ¡ Suficiente con la etnografía ! », art. cit., p. 152.

<sup>40</sup> Myriam Suchet, « De la recherche comme création permanente », art. cit., p. 20.

<sup>41</sup> « Le changement commence en moi et en toi, le changement commence en nous », Chinese Man ft. Mariama, Stone Cold.

<sup>42</sup> Tim Ingold, *L’anthropologie comme éducation*, PUR, 2018, p. 31.

les comprendre que de leur rendre leur présence, de façon à ce que nous puissions nous ouvrir et répondre à ce qu'ils ont à dire<sup>43</sup>.

- Prendre soin, être présents, laisser être, rendre leur présence, répondre : autant de nouvelles possibilités attentionnelles proposées aux doctorantes et à moi-même. Il n'est pas anodin que certaines aient vécu ces séminaires comme des moments de « pleine conscience » ou de « pleine présence » (Fabrice Midal), ni que dans l'ensemble elles aient eu le sentiment de « retrouver leur sujet de thèse », de s'être « réconciliées avec lui », ou d'avoir de nouveau saisi les raisons pour lesquelles elles s'étaient engagées dans un doctorat, alors qu'elles avaient pour certaines perdu le sens, la direction. D'aucunes ont pu même évoquer une « pédagogie de l'autorisation », au sens de la possibilité enfin donnée d'une autorisation à se laisser « dire » et à se laisser « être » face au contexte académique codifié autour de ce qui est légitimement dicible ou indécible... Dans un séminaire fondé sur la présence et la disponibilité à l'autre, loin de toute relation hiérarchique et de tout désir de « rendre compte » (Tim Ingold), les doctorantes ont retrouvé la possibilité d'être pleinement présentes pour l'universitaire que je représente, et par conséquent pour elles-mêmes, et au-delà pour leur cheminement propre, voire dans une certaine mesure j'espère, pour toute l'institution. Car les doctorantes ont fréquemment exprimé cette impression d'invisibilité, de présence-absence pour les membres du corps universitaire. En ce sens, ma fonction de « maîtresse de conférences habilitée à diriger les recherches », d'enseignante-chercheuse qualifiée par les sections 9 et 18 du CNU, représentait symboliquement – comme aussi et encore davantage peut-être du fait de son statut de professeure, celle de Carine David lors des Kfé2S évoqués - une présence nouvelle, pleine, ouverte, de l'Institution auprès de ceux et celles qu'elle a tellement tendance à malmener.
- J'ouvre ici une parenthèse pour souligner l'enjeu et le paradoxe représentés par cette fonction. D'une part en effet, ma fonction de MCF-HDR titulaire d'une double qualification, autrice ou directrice et co-directrice de plusieurs ouvrages et revues, de plus d'une cinquantaine d'articles, de spectacles de recherche-crédation joués à l'international<sup>44</sup>, chercheuse-titulaire d'une UMR<sup>45</sup>, garantissait en somme la scientificité des processus de réflexion et de méthodologie, jusque dans leurs aspects les plus corrosifs. Je représentais pour partie et paradoxalement pourrait-on dire, cette « excellence » visée par le système universitaire dans son ensemble et à laquelle sont censées aspirer les futures docteurs. En même temps, le message véhiculé par mon séminaire était exactement l'inverse, et proposait plutôt de

---

<sup>43</sup> *Ibid.* p. 41-42.

<sup>44</sup> J'indique au début de mon article « Pour une pédagogie de la déroute », les liens vers mes spectacles de recherche-crédation en ligne.

<sup>45</sup> Laboratoire qui possède une double tutelle, l'université de rattachement et le CNRS, ce qui est le cas du LC2S-UMR 8053.

renouer avec la lenteur, le plaisir, le soin de soi et de l'autre, le jeu. Cette distorsion entre l'identité officielle qui légitimait mon droit d'ouvrir ce séminaire au sein du LC2S, et celles qui garantissaient l'originalité et le caractère différent, voire subversif du contenu, viennent selon moi souligner les conflits qui habitent à l'heure actuelle les enseignant.e.s-chercheur.e.s en quête d'autres modes d'existence professionnelle et personnelle, ainsi que ceux qui peuvent *a fortiori* animer les doctorant.e.s désireux de trouver de nouveaux modèles ou de concevoir d'autres approches de la recherche. Ces conflits n'ont pas été résolus, mais ils ont pu constituer des pistes de travail et de réflexion pour nous toutes. Mis en lumière, verbalisés, ils ont pu au moins être ouvertement discutés au lieu de nourrir en nous de manière inconsciente et frustrante des sentiments antagoniques inconfortables et des tiraillements mortifères. Savoir quelle route prendre pour les dépasser n'est probablement pas encore de notre ressort aujourd'hui, même si sans doute quelques pistes ont pu être envisagées et continueront d'être creusées.

Revenons à la présence à l'autre, question liée à la parenthèse que je viens de fermer. Il me semble que l'empathie a joué un rôle essentiel dans la possibilité de cette ouverture, favorisée certainement d'ailleurs par la complexité de ma propre situation professionnelle. A la fois habilitée et vouée moi-même à redemander tous les 5 ans les qualifications en 9<sup>ème</sup> et 18<sup>ème</sup> sections du CNU (jusqu'à l'abolition de cette qualification en 2020<sup>46</sup>), car n'ayant pas obtenu de poste de professeure depuis la date de soutenance de mon HDR (2010), avec tous les aléas et les tensions que ces démarches présupposent, mais ayant aussi fortement pratiqué la mobilité géographique et thématique tout au long de ma carrière, j'avais une idée claire de l'épreuve que constituent le parcours de doctorante puis d'enseignante-chercheure. Si j'y ajoute la difficulté de se considérer comme légitime<sup>47</sup> lorsque l'on vient d'un milieu social déstructuré et issu pour partie de l'immigration<sup>48</sup>, que l'on n'a pas obtenu le concours d'entrée à l'École Normale

---

<sup>46</sup> La qualification aux fonctions de professeur a été abolie par La Loi de Programmation de la Recherche (2020).

<sup>47</sup> La question de la légitimité n'a cessé d'être abordée par l'ensemble des étudiantes durant la formation, la plupart ne se sentant jamais vraiment ou jamais assez légitimes ou assez reconnues comme légitimes dans leur condition de doctorante et leurs productions universitaires. Je renvoie ici à ce qu'en dit Nicole Mosconi, et qui peut sans doute venir éclairer le fait qu'autant de femmes se sentent victimes du syndrome de l'imposture : « La culture scolaire entraîne, comme le dit Michèle Le Dœuff, des « blocages cognitifs », qui empêchent les unes et les autres de considérer lucidement leurs positions respectives et les inégalités de sexe qu'elles engendrent. [...] Les filles sont ainsi plus incitées à fomentier des fantasmes d'impuissance, d'indignité et d'illégitimité, quand les garçons sont poussés parfois au contraire à « des fantasmes d'omnipotence ». » *De la croyance à la différence des sexes*, Paris, L'Harmattan, 2016, p. 105. L'article de Céline Baladine, « Le doctorat : une grande odyssée ? » souligne avec insistance cette problématique douloureuse. À titre personnel, je renvoie ici à l'extrait de la pièce de théâtre inédite « *Êtes-vous légitime ?* » en annexe à mon article « Une pédagogie de la déroute » : cette pièce a accompagné le processus de recherche-crédation et trouvé son dénouement en préparant ce numéro.

<sup>48</sup> Voir à ce sujet mon récit de vie, « Chemins d'une contrebandière. Femme, beure, chercheure », publié à la suite de ma pièce de théâtre *Demain je pars pour Tlemcen*, Epiderme théâtre, 2018. Ce récit de vie est également en ligne sur [www.matrimoine.art](http://www.matrimoine.art).  
<https://matrimoine.art/karine-benac/content/publications/>

Supérieure<sup>49</sup>, que de surcroît on est une femme, l'empathie devient alors une motivation essentielle, un levier fondamental dans le désir d'accompagner les doctorantes.

Bien sûr je ne perds pas de vue le fait que l'empathie et la sollicitude constituent les vertus cardinales de la subjectivité des filles, laquelle est façonnée par les normes de socialisation, comme le rappelle Nicole Mosconi : « L'éducation des filles est informée par le vécu implicite et souvent présent de leur position dominée. Les filles apprennent à être centrées sur les autres, à rendre des services, à soutenir les plus faibles, et à jouer avec la dominance des garçons : se soumettre, trouver des compromis, négocier, éventuellement se rebeller. À l'inverse, l'éducation apprend aux garçons à être et à rester centrés sur eux-mêmes. [...] On apprend aux garçons à ne pas dévoiler leur fonctionnement affectif pour ne pas donner prise sur eux. Ce refoulement de l'affectivité se traduit ensuite par un refus d'empathie avec les autres, en particulier dans leurs rapports avec les filles<sup>50</sup>. » Pour autant, l'empathie choisie, assumée et exercée consciemment au sein de l'université, institution qui l'exclut *a priori* de sa sphère de compétence, peut aussi devenir une carte maîtresse dans la mise en place de nouveaux processus de subjectivation, de réflexivité et d'intelligence relationnelle.

De là à comprendre *le care* comme une « contre-vision patriarcale » et une « prise de contre-pouvoir » selon les expressions de Morgane Le Guyader, il y a un pas que j'aurais tendance à vouloir franchir avec allégresse. Tout mon parcours en effet m'a conduite à cette conclusion tirée par Maria Mies, à savoir que « Les femmes ne peuvent s'approprier leur propre histoire à moins qu'elles ne *commencent à collectiviser leurs propres expériences*. Les études féministes doivent donc s'efforcer de dépasser l'individualisme, la compétition et le carriérisme qui prévalent parmi les universitaires masculins<sup>51</sup>. » Cette prise de conscience, jointe à la présence quasi-exclusive de femmes au sein de ce séminaire, nous ont ainsi peu à peu menées vers une recherche-crédation de soi ancrée dans une pensée et une posture féministes de plus en plus assumée et souvent revendiquée. Notons que nous prenons ici féministe au sens que lui donne Nicole-Claude Mathieu, citée par Nicole Mosconi, et consistant à « s'envisager comme "actrice d'une lutte à venir"<sup>52</sup> ».

Dans ce contexte, le rôle de l'intelligence émotionnelle et relationnelle et celui de l'intuition, habituellement tus ou passés sous silence dans le cadre des relations universitaires, généralement fondées sur un ordre vertical marqué par l'omniprésence de la hiérarchie et un ton « neutre », ont été ici nourris, entretenus et investigués, lors des créations personnelles ou dans les créations de groupe. Une place a pu ainsi être accordée à l'expression de souvenirs douloureux accompagnés d'une grande tristesse dans l'histoire personnelle de certaines doctorantes, lorsque ces souvenirs empêchaient la participation à certains exercices. En outre, j'ai

---

<sup>49</sup> Celle-ci demeure en effet la voie d'excellence pour accéder aux études et concours en lettres notamment, pour ne parler que de ma discipline initiale.

<sup>50</sup> Nicole Mosconi, *Ibid.*, p. 119.

<sup>51</sup> « Vers une méthodologie en études féministes », *Savoirs féministes au Sud*, op. cit., p. 142.

<sup>52</sup> *De la croyance à la différence des sexes*, op. cit., p. 133.

tâché de respecter le refus de certaines de participer à des exercices qui selon elles risquaient de trop les perturber, adaptant ainsi mes objectifs de chaque séance au cadre émotionnel et relationnel qui se mettait en place et variait en fonction des états de chacune et des circonstances.

Dans ce contexte, chacune de mes diverses identités m'était précieuse pour écouter, rebondir, et parfois répondre.

### 3.2.2. *Un projet né d'un triple parcours.*

À mon parcours d'enseignante-chercheuse, j'ai joint un parcours artistique varié : poésie, dramaturgie, écriture de nouvelles et de roman, peinture, pratique du chant lyrique, de la danse, du yoga et de la gymnastique sensorielle, mise en scène, chorégraphie et interprétation de spectacles de recherche-créations universitaires. Devenu coach certifiée, j'ai développé un ensemble de possibilités et d'outils puisant dans ces nombreuses techniques en fonction des désirs et besoins des étudiants et de nos perspectives de créations collectives.

Je soulignerai ici deux points importants qui m'ont amenée peu à peu à articuler ces diverses domaines artistiques et somatiques. D'une part j'ai pu expérimenter tout au long de ces années d'écriture et d'enseignement universitaires combien la pratique de disciplines artistiques variées est venue innover et favoriser ma créativité de chercheuse et d'enseignante. Ainsi, pour ne prendre qu'un exemple, l'écriture assidue de textes poétiques<sup>53</sup> m'a par exemple amenée très rapidement à proposer à mes élèves (de lycée) puis à mes étudiant.e.s la pratique d'écriture de textes poétiques et/ou libres en fonction d'objectifs variés amenant des contraintes adaptées à ces objectifs. Cette proposition a toujours remporté un vif succès et a contribué grandement à conforter la confiance en soi et l'estime de soi de nombre d'étudiant.e.s, l'une d'elles m'ayant ainsi déclaré à la fin de son parcours de GIDO (Gestion de l'Information et de la documentation) à l'IUT de Besançon, en 2011 : « On a découvert beaucoup de choses sur nous-mêmes. On ne savait pas qu'on était capables d'écrire comme ça ! » Bien des années plus tard, la lecture d'un ouvrage du professeur Michel Lejoyeux m'a confortée dans l'idée que le fait de changer d'activité est excellent à la fois pour l'humeur et les apprentissages<sup>54</sup>, et m'a encore davantage encouragée à mettre ceci en pratique de manière méthodique avec mes étudiant.e.s. D'autre part, mon engagement dans le processus de recherche-création est venu lui aussi

---

<sup>53</sup> Mes premiers textes poétiques ont été publiés en 1997, en revue, alors que j'étais ATER à l'Université de Toulouse Le Mirail. J'ai ensuite publié 3 recueils (dont l'un à deux voix avec Hélène Harmat) en 2009, 2011 et 2018 et travaille actuellement à un quatrième recueil et un projet de recherche-création en performance-poétique avec une doctorante-danseuse-chorégraphe, Méline Raullet. Ma première occasion de faire se confronter ma voix de chercheuse et ma voix de poète m'a été fournie par une journée d'études organisée par Patricia Godi et Lucie Lavergne, cet article est à paraître prochainement dans la revue *Résonances*.

<sup>54</sup> Pr Michel Lejoyeux, *Tout déprimé est un bien portant qui s'ignore*, Jean-Claude Lattès, 2016, p. 69-70. J'ajoute que, victime d'un burn-out accompagné de migraines d'une violence inouïe en 2015, j'ai pu expérimenter à mon corps défendant la nécessité impérieuse de pouvoir s'adonner à des activités variées pour se restaurer. Le piano a été ainsi ma bouée de sauvetage et de salvation, durant de longs mois de traversée du désert universitaire. Je ne saurais trop, par conséquent, encourager les étudiant.e.s à défendre obstinément leurs passions les plus personnelles, même et surtout en cas de labeur acharné.

révolutionner mes projets de recherche comme d'enseignement, dès 2006 en Guadeloupe, où j'ai travaillé un spectacle de recherche-crédation à partir de textes poétiques produits par les étudiantes de L2 Lettres Modernes ; puis à partir de 2014 en Martinique, date à laquelle j'ai conçu un duo de danse-théâtre<sup>55</sup> avec une de mes étudiantes de 3<sup>e</sup> année de Licence de Lettres Modernes, qui avait manifesté précisément lors d'un oral de « story telling » (j'explique ce point plus avant) son goût pour la danse et son désir de monter sur scène.

Je précise à ce sujet que la recherche-crédation a enfin désormais droit de cité dans les évaluations nationales, et une rubrique intitulée « Autres produits propres à une discipline » proposant de signaler les créations diverses (« créations artistiques théorisées, mises en scène, films ») figure désormais dans la campagne d'évaluation des chercheur.e.s réalisée par le Hcéres. Les diverses facettes de ma vie d'artiste-chercheuse ont ainsi pu trouver à se réunifier ces dernières années au moins d'un point de vue institutionnel – le surcroît de travail que constituent les projets de recherche-crédation supposant un engagement total auprès des étudiants, une adaptation souvent complexe aux différentes situations et emplois du temps, des centaines d'heures de travail et quasiment aucune aide matérielle ou financière n'étant jusqu'à ce jour pas du tout pris en compte. Autant de points qui m'ont donc confortée dans la décision de créer des ponts entre les différents domaines intellectuels et artistiques, voire spirituels, qui fondent ma vie de chercheuse-artiste, et de mettre ces ponts au service d'une recherche-crédation novatrice, non pas dédiée à l'excellence, mais au développement d'un bien-être et d'un bien-vivre ensemble au sein d'une institution où les rapports de force et de violence demeurent trop souvent le maître-mot des relations humaines et professionnelles.

C'est enfin, et je le reconnais aussi avec plaisir, mon parcours d'enseignante qui m'a menée rapidement à saisir combien le fait de mettre la personne au centre de l'enseignement constitue selon moi la priorité indépassable, qui seule permet le déploiement des possibles. J'ai pris conscience de cette nécessité alors que, jeune ATER<sup>56</sup> à l'Université de Toulouse Le Mirail, j'ai reçu à la fin de l'année une magnifique lettre anonyme - j'intervenais en Langues Etrangères Appliquées (LEA) en « Techniques d'expression » : « Les matières que l'on nous enseigne en LEA sont intéressantes, je ne cherche pas à critiquer la formation. Cependant, elles laissent très peu de place à l'étudiant en tant que personne. Je m'explique : en langues, nous faisons de la grammaire et de la traduction, et dans les matières d'application, nous nous contentons de régurgiter les paragraphes appris par cœur. Dans votre matière, pour la première fois depuis longtemps, j'ai eu l'impression d'impliquer de ma personne, et je dois dire que cela fait un bien fou. J'ai donc eu envie de vous remercier, même si cela peut paraître incongru, j'ai juste eu vraiment envie de le faire. » Loin de trouver ces remerciements incongrus, je les ai pris comme un viatique qui m'a soufflé diverses initiatives.

---

<sup>55</sup> « Pas deux et d'ailleurs », médiatisation et extrait : <http://www.freepawol.com/articles/lautre-dans-la-culture-francaise-des-constructions-mises-en-debat>

Spectacle en ligne : <http://www.manioc.org/fichiers/V15158>

<sup>56</sup> Attachée temporaire de l'enseignement et de la recherche. Le contrat était alors annuel, reconductible 3 fois et supposait un enseignement de 192 HTD.

Après un poste de Maîtresse de conférences au Département Pluridisciplinaire des Lettres et Sciences Humaines de Saint-Claude en Guadeloupe (devenu Faculté Roger Toumson), un passage par l'IUT Info-com de l'Université de Franche-Comté (entre 2007 et 2011) m'a amenée, lors des nombreux cours d'expression, à renforcer ce constat en créant une pédagogie dans laquelle l'expression des rêves de chacun.e était au centre du propos. Cette proposition a même donné lieu, avec l'accord de la directrice du département, Françoise Simonot, à la création en décembre 2010 d'un « challenge d'expression » à destination des étudiant.e.s en deuxième année d'Info-Com et de publicité. Ce partage des rêves, s'appuyant sur des exercices de « story telling », a trouvé à se renforcer dès mon arrivée à la Faculté des Lettres et Sciences Humaines de Schoelcher en 2011. Là, j'ai créé des cours optionnels unissant ces techniques à des jeux de rôle et des exercices de développement personnel et de pleine conscience<sup>57</sup>. Le séminaire de recherche-crédation de soi « Bien-être et intelligence créative » a donc été en somme l'expérimentation plus achevée et tournée vers la créativité et la réflexivité de la chercheure-doctorante au sens large, d'un ensemble de pratiques pédagogiques expérimentales développées dans l'ensemble de mon parcours et dédiées au bien-être, à l'expression de soi et à la créativité<sup>58</sup>.

### 3.2.3. *L'espoir de s'identifier à un nouveau modèle. Femmes, artistes-chercheuses, Femmes doctorantes artistes : des identités plurielles en miroir.*

Dans tout parcours, la question de l'identification est fondamentale. Or, on le sait, elle est particulièrement problématique pour les femmes qui, abordant leur vie artistique, sont le plus souvent amenées à s'identifier à de grands hommes<sup>59</sup>, faute de modèles féminins en nombre suffisant.

Ce que je trouve passionnant de mon point de vue, est un effet d'identification dans les deux sens, entre les doctorantes et moi. Si elles s'identifient à mes identités multiples réunies au sein de cette vocation universitaire, de mon côté je m'identifie à leur désir d'agrandir les possibles à venir de leur destin de femme-chercheuse-artiste, comme si leurs possibles devenait

---

<sup>57</sup> De 2015 à 2019, j'ai ainsi créé un cours inédit intitulé « Techniques corporelles et gestion du stress », qui a permis à plus d'une centaine d'étudiant.e.s (aussi bien martiniquais que venus d'Allemagne, de Hollande, d'Angleterre etc. grâce au programme Erasmus) d'apprendre la méditation de pleine conscience et des outils essentiels de relaxation. Entre 2012 et 2019, des cours tels que « Voix, corps, public », « Oser affronter l'oral », « Coaching et jeux de rôle au service de la confiance en soi » (module de 12 heures dans le cadre de la semaine « Étudier et enseigner autrement »), ont été les vecteurs de cette pédagogie horizontale, au service de l'expression de soi de chacune des personnalités, de chacun des individus, car « L'éducation démocratique, pour résumer, ne produit pas de l'anonymat mais de la différence. Ce n'est pas ce qui nous rend humain, car en tant que descendants d'un homme et d'une femme nous sommes tous humains dès la naissance. C'est ce qui nous permet de nous réaliser collectivement, mais chacun à notre manière. Il ne s'agit pas de *devenir humain* mais d'*être humain en devenant (human becoming)*. » Tim Ingold, *L'anthropologie comme éducation*, op. cit. , p. 31.

<sup>58</sup> Pour des précisions sur les séminaires doctoraux menés dans le cadre de l'Ecole Doctorale et ayant précédé et annoncé cette formation, voir infra mon article.

<sup>59</sup> Christine Détrez souligne cette carence en matière d'identification : « Il semble alors bien difficile pour une fille de pouvoir s'identifier aux personnes qui ont marqué la science, la littérature ou l'histoire : le génie en général est masculin, qu'il s'agisse de littérature ou de science, et il est difficile pour une femme de devenir un grand homme. » *Quel genre ?*, Thierry Magnier, Paris, 2015, p. 58.

aussi mes possibles et que les limites s’effaçaient entre leur chemin et le mien, pour créer un chemin commun au goût de jamais vu.

Découvrir en elles tant de créativité, tant de facettes inattendues et de goût pour l’engagement de soi, a aussi stimulé en moi plus de créativité et d’engagement dans une pensée et une action féministes, mais aussi plus largement dans des projets toujours plus critiques envers les normes sociétales et en particulier institutionnelles. Ceci s’est d’abord manifesté par une admiration réciproque entre les doctorantes et moi-même. Ainsi, à la fin du séminaire, en juin 2021, alors que j’annonçais aux doctorantes que j’avais obtenu le label de la Fondation pour la Mémoire de l’Esclavage (rubrique Culture) pour mon prochain spectacle de recherche-crédation (prévu en 2022), Lise Gillot<sup>60</sup>, elle-même titulaire d’un prix de dessin, formée au théâtre-forum, passionnée aussi par le chant et la danse, m’a déclaré voir en moi un modèle possible d’identification pour son propre projet professionnel, souhaitant elle-même devenir enseignante-chercheuse-artiste. Or, n’ayant moi-même pris conscience qu’à partir de 2014 de mon désir profond de concilier ces trois facettes au sein de ma vie professionnelle, j’ai été à la fois émue d’encourager cette vocation et étonnée/émerveillée de voir en Lise, féministe convaincue, partie à 21 ans en Palestine puis au Mexique, une *alter ego* tellement plus lucide et dans une démarche plus réflexive que moi au même âge ! Cette admiration ressentie pour celle qui souhaite me prendre pour modèle, ou identification à l’envers, participe me semble-t-il, à l’horizontalité fructueuse de nos relations, faites de respect et d’émerveillement mutuels. C’est aussi ce mélange de sentiments que j’ai pu ressentir devant le parcours de Morgane Le Guyader, d’une richesse et d’une audace incroyables dans son travail de terrain en Colombie, ou devant les écrits autobiographiques de ma doctorante, Luisa Zanini-Vargas, dont la langue maternelle est le portugais<sup>61</sup>, et qui en français conjugue les talents à tous les temps et tous les modes, en multipliant les récits d’expériences d’une complexité fascinante pour une femme de 27 ans. Ainsi pourrait-on dire, la découverte des parcours des doctorantes m’a comme insufflé en retour une envie et un désir toujours plus grands de nous créer sur mesure une autre vie au sein de l’université, laquelle à son tour vient nourrir nos rêves et nos créations institutionnelles et artistiques, comme si en entrant dans le cercle de recherche-crédation avec ces doctorantes-artistes j’étendais moi aussi ma création de moi-même au-delà des limites que je m’étais imposées à mon insu. C’est ainsi Morgane Le Guyader qui m’a fait découvrir la vidéo de Luc Boltansky qui fustige l’excellence, et encouragée à chercher le chemin consistant à « donner le meilleur de moi » au lieu de viser, selon les lois universitaires, une production scientifique inflationniste, conduisant à l’épuisement psychique et physique et phagocytant tout autre type de production.

---

<sup>60</sup> Titulaire d’un prix de dessin, actrice dans la troupe de théâtre forum Wara Teat, danseuse dans le groupe de carnaval Mayouri Tchô Neg, professeure de kizomba en 2018 et animatrice de chant choral entre 2010 et 2016.

<sup>61</sup> Luisa Zanini-Vargas a écrit dans ce numéro son premier article en français.



### 3.3. Le point de vue de Lise Gillot

La façon dont nous nous sommes saisi.e.s du séminaire correspond au besoin de parler de notre travail au sein de formations conçues non pour livrer des recettes toutes faites de bonne réussite de thèse mais dans le but de nous accompagner dans le développement de nos propres solutions. Dans ce cadre, l'enseignant.e n'est plus un potier chargé de mouler les étudiants à sa guise comme il.elle sculpterait une matière inerte. Il.elle se fait jardinier, considérant que l'apprenti-chercheur est une graine qui contient en elle tout le dynamisme vital qui conduit la plante vers la lumière. Le.a pédagogue n'a plus qu'à arroser, nourrir et observer avec bienveillance le processus de maturation. Il.elle n'impose, ne juge, n'évalue ; il.elle favorise, accompagne, permet, propose. Il.elle se fait l'allié.e et non le maître. C'est grâce à l'horizontalité relationnelle que nous avons transcendé individuellement et collectivement les blocages à l'élaboration épanouissante de nos thèses<sup>62</sup>.

Au fil d'exercices variés, nous avons exprimé de façon inédite ce que Patricia Hill Collins appelle « un point de vue situé collectif et auto-défini »<sup>63</sup> sur le doctorat et au-delà, sur l'université et la science. En adoptant une convivialité égalitaire fondée sur l'empathie et l'écoute, nos témoignages respectifs sont entrés en résonance. La création d'un espace « safe » et non-mixte nous a permis de nous exprimer en sécurité, sans être obligé.e.s d'explicitier dans les moindres détails nos difficultés ni autocensurer nos paroles. Autorisées à parler à la première personne, à abandonner le vocabulaire discipliné et disciplinaire, à se défaire des rhétoriques lourdes et alambiquées, renonçant à toute recherche de performance, nous avons désappris les normes de l'*hexis* académique. Nous avons réappris d'autres modes d'« être à l'Université ». Dans un climat de confiance et le non-jugement, nous nous sommes « mutuellement reconnues comme des sujets politiques et épistémiques »<sup>64</sup>, nous avons construit notre propre pensée, novatrice, dense, « insolente »<sup>65</sup>. Le séminaire a constitué un lieu d'*empowerment* et de « fortification de nos positions et partis-pris, avant de les confronter à un regard extérieur qui tend souvent à les tuer dans l'œuf.<sup>66</sup> »

---

<sup>62</sup> Une analyse détaillée des blocages et des souffrances des doctorant.e.s est réalisée dans ce numéro : Lise Gillot, « Un état des lieux de la recherche : le doctorat, un parcours soumis aux violences économiques et symboliques ? »

<sup>63</sup> Patricia Hill Collins, *La pensée féministe noire : Savoir, conscience et politique de l'empowerment*, Gatineau (Québec), Editions du Remue-Ménage, 2017.

<sup>64</sup> *Id.*

<sup>65</sup> Selon les mots de Michel Fabre, « *L'insolence prend la liberté de questionner là où les réponses s'imposent d'elles-mêmes et où il n'est décidément pas question de les mettre en question.* » *Éduquer pour un monde problématique. La carte et la boussole*, 2011, Paris : PUF, p 19.

<sup>66</sup> Marie-Eveline Belinga, Yaël Eched et Rose Ndengue, « Les Féministes des marges peuvent-elles parler ? Retour sur un « échec » académique et ses implications épistémologiques et politiques », *Genre, sexualité & société* [En ligne], 22 | Automne 2019, mis en ligne le 16 décembre 2019, consulté le 17 août 2021. URL : <http://journals.openedition.org/gss/5816> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/gss.5816>

C'est ainsi que nous avons réussi à renverser le processus d'altérisation dont nous faisons l'objet en tant que doctorant.e, femme (pour la plupart), jeune, parfois racisé.e. Au cours des échanges, nous avons révélé la violence institutionnelle et les privilèges épistémiques<sup>67</sup> dissimulés derrière le fantasme de l'excellence. La conscientisation spontanée des effets de ces mécanismes sur notre statut, nos travaux et nos vies a eu un effet cathartique. Tenu.e.s par des années de socialisation au modèle positiviste nous vouant à sortir de nos corps, de nos histoires et nos émotions pour aborder nos sujets de façon distante et désincarnée - c'est à dire depuis le point de vue scientifique dominant – nous nous sentions dépossédé.e.s de nos recherches. Le séminaire a constitué une formidable opportunité de réappropriation du doctorat en revenant dans nos corps, en renouant avec nos histoires, en nous reconnectant à nos émotions, en développant de nouvelles croyances non-limitantes. Les influences mutuelles entre nos subjectivités de chercheur.e.s, nos expériences corporelles<sup>68</sup>, nos points de vue critiques et nos postures artistiques ont cessées d'être envisagées comme des freins, des biais ou des limites. Elles ont constituées le terreau de notre processus de recherche-création. Nous avons transformé les obstacles en atouts, nous avons fait de « l'impureté de la démarche scientifique une ressource »<sup>69</sup>.

Dans la lignée de la pensée féministe et décoloniale, nous avons décentré ou « désciencé » la méthode pour mieux libérer nos créativité et nourrir en retour nos travaux scientifiques. Nous avons éprouvé la façon dont la « non-science » produit de la science. Ainsi, Patricia Hill Collins pense que la position de l'*outsider within*<sup>70</sup>, c'est à dire du.de la chercheur.se en position marginale (souvent une femme noire) doit être considérée comme une opportunité d'opérer des décalages de perception en analysant les angles morts et en pointant les limites et des théories sociologiques dominantes. De même, conscientes d'écrire depuis un *standing point* de chercheur.e précaire, jeune, femme (pour la plupart) et parfois racisé.e, nous participons à la multiplication de positionnements situés dans nos disciplines. Sandra Harding considère que lorsque la diversification des subjectivités a lieu de façon non-hiérarchisée, elle permet d'atteindre d'avantage d'objectivité scientifique<sup>71</sup>. Enfin, la politisation de nos conditions a produit des effets théoriques particulièrement fertiles. Christine Delphy rappelle que la colère et la révolte précèdent la science. « Il n'y a pas de Science qui puisse nous dire que nous sommes opprimées : l'oppression qui est la conscience devenue objective parce que partagée d'être injustement traitées, n'a pas plus de base scientifique que les notions de justice et d'équité. Ceci nous devons nous le rappeler à tout moment : non seulement nos analyses ne peuvent se

---

<sup>67</sup> Notion développée par Nancy Hartsock « The Feminist Standpoint: Developing the Ground for a Specifically Feminist Historical Materialism », dans Sandra Harding et Merrill B.P. Hintikka (dir.), *Discovering Reality*, 1983, Norwell, Kluwer Press : 283-310.

<sup>68</sup> Par exemple, Anaïs Choulet-Vallet se réfère à sa quadruple expérience de philosophe, de praticienne de shiatsu, d'aveugle et de militante féministe : Choulet, Anaïs. « Remédier au paradoxe de l'expérience corporelle au moyen d'une épistémologie du point de contact », *Nouvelles Questions Féministes*, vol. 39, no. 1, 2020, pp. 33-49.

<sup>69</sup> Selon l'expression d'Isabelle Clair, « Faire du terrain en féministe », *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 213, no. 3, 2016, pp. 66-83.

<sup>70</sup> Patricia Hill Collins, *La pensée féministe noire : Savoir, conscience et politique de l'empowerment*, op. cit.

<sup>71</sup> Sandra Harding, « Objectivity and Diversity », *Encyclopedia of Diversity in Education*, 2012, ed. James Banks

substituer à la révolte, mais nous devons garder présent à l'esprit que bien au contraire ces analyses procèdent elles-mêmes de la révolte et ne peuvent procéder que d'elle.<sup>72</sup> »

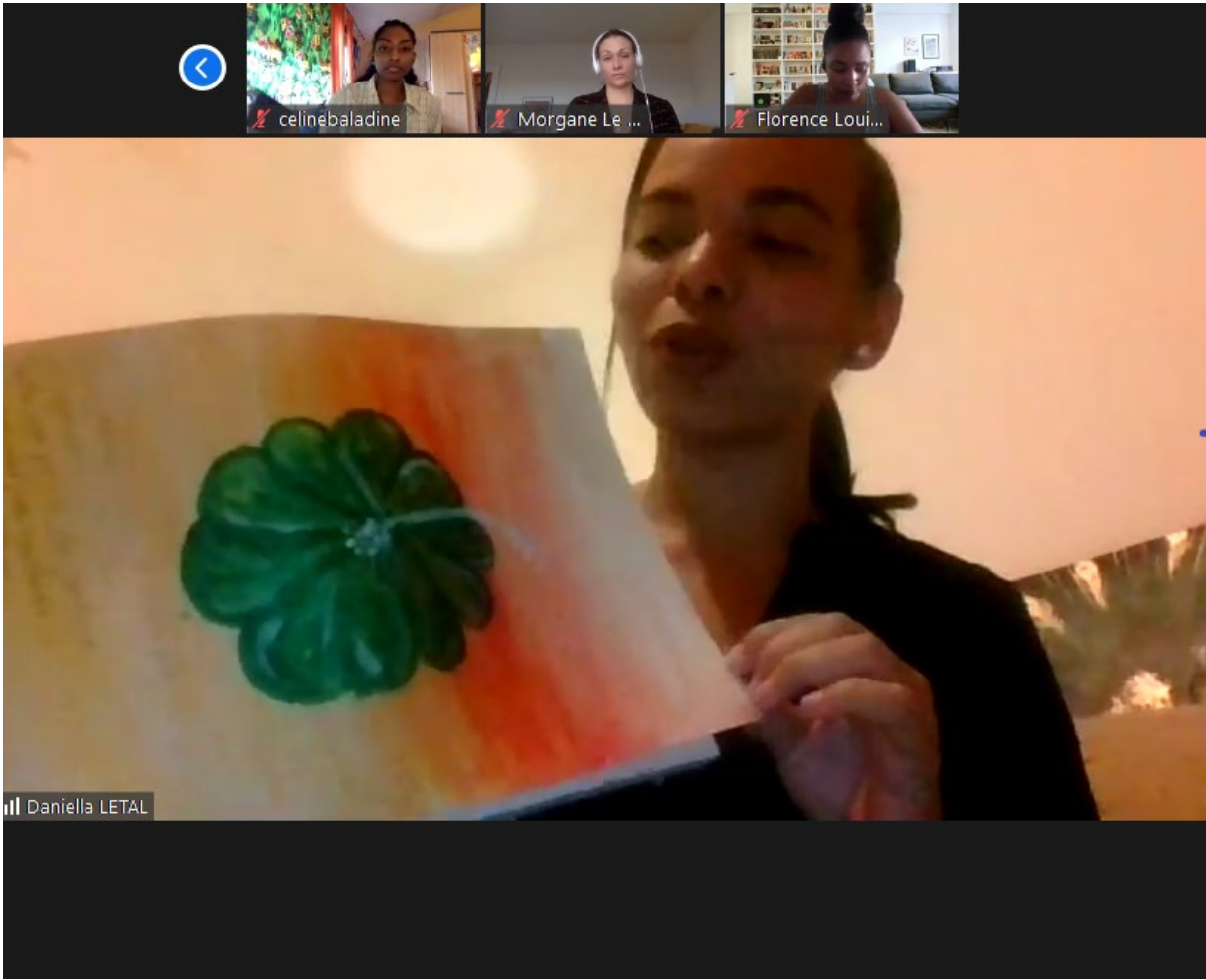
En mettant en cohérence le fond et la forme du séminaire, en transformant la culture universitaire et en refusant les hiérarchies institutionnelles, Karine Bénac nous a permis d'expérimenter ce que Vanina Mozziconacci appelle « une subversion féministe de l'Université »<sup>73</sup>. Pour nous, elle a aménagé un espace de non-violence institutionnelle. Elle a ouvert une brèche en montrant par l'exemple qu'il est encore possible de s'épanouir en faisant carrière dans le système public de production de savoirs ; que l'on peut enseigner et rechercher depuis un positionnement de femme racisée, chercheuse, artiste et coach ; que l'Université et les universitaires gagneraient à développer différents types d'intelligence ; que l'on est autorisé.e à rêver un système académique basé sur la coopération et le plaisir.

---

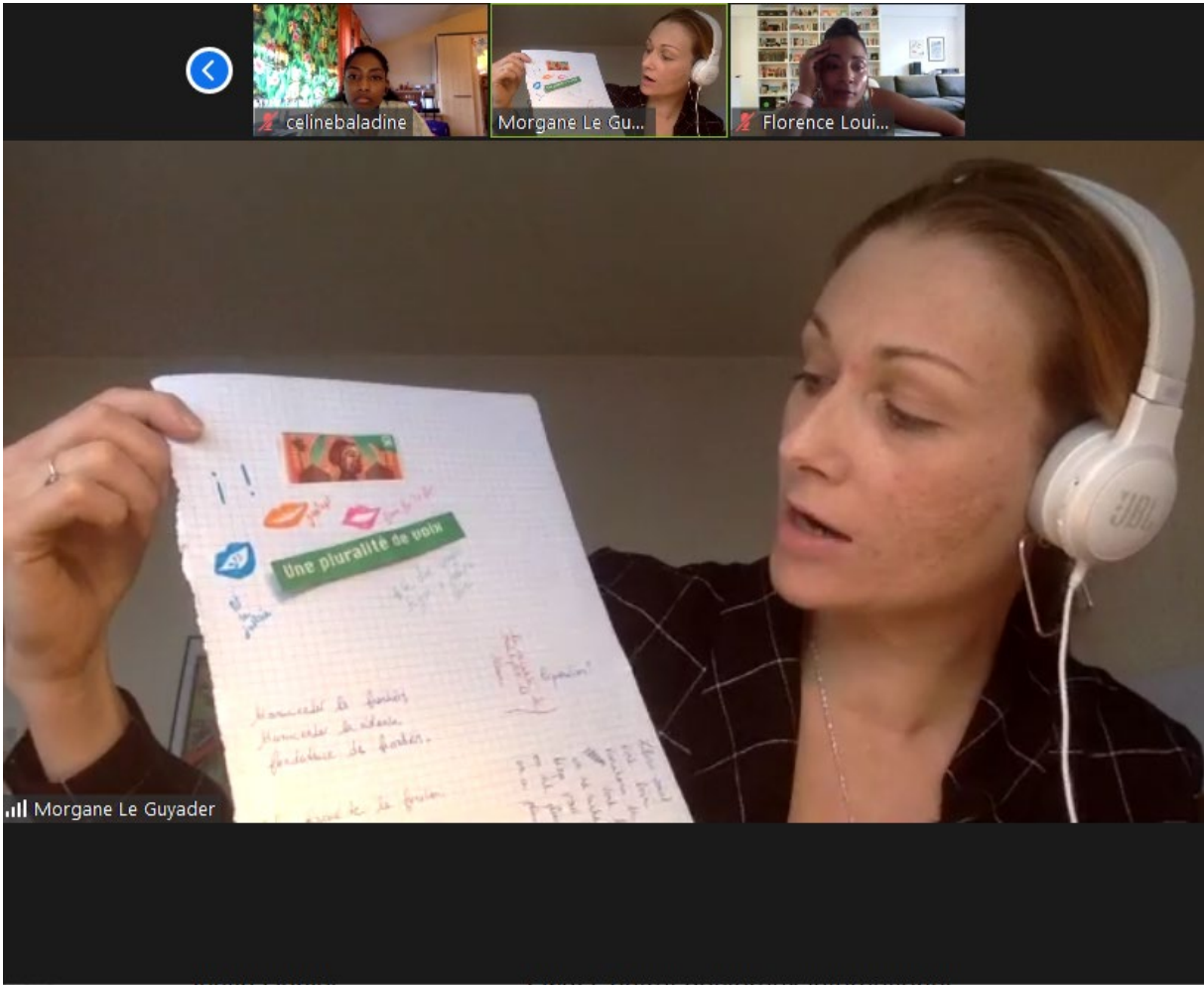
<sup>72</sup> Christine Delphy, Christine Delphy, « Le patriarcat, le féminisme et leurs intellectuelles », octobre 1981, *Nouvelles Questions Féministes*, No. 2, Féminisme: quelles politiques?, pp. 58-74.  
<http://www.jstor.org/stable/40619325>

<sup>73</sup> Vanina Mozziconacci, « Le personnel est académique » Pour une subversion féministe de l'université, de la pédagogie à l'institution », *Genre, sexualité & société* [En ligne], 22 | Automne 2019, mis en ligne le 16 décembre 2019, consulté le 15 août 2021. URL : <http://journals.openedition.org/gss/5897> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/gss.5897>

**Annexe 1. Projet de recherche-création n 1 : bien-être et intelligence créative. Céline Baladine, Morgane Le Guyader, Daniella Letal, Florence Louis-Edouard**



**Annexe 2. Projet de recherche-création n 1 : Bien-être et intelligence créative. Céline Baladine, Morgane Le Guyader, Florence Louis-Edouard**



**Annexe 3. Projet de recherche-création n 2 ; Genre, femmes et violences. Ecrire/témoigner de/représenter son parcours universitaire. Céline Baladine, Karine B nac-Giroux, Linda Coût, Lise Gillot, Joëlle Kabile, Morgane Le Guyader, M laine Raullet, Michel Tondellier, Luisa Zanini-Vargas.**

